

À propos d'une « Méthode Réfléchie » pour le 'Cours d'action'

Christian BRASSAC

L'ouvrage¹ de Jacques Theureau dont je vais tenter de rendre compte ici est en quelque sorte l'aboutissement d'une réflexion au long cours consistant en la réalisation d'un vaste projet de recherche à multiples facettes. Au vrai, ce projet général articule un programme de recherche empirique, un programme technologique qui lui est associé ainsi qu'à d'autres compatibles avec lui, et un programme de recherche philosophique. Cet ensemble, nommé par l'auteur 'cours d'action', a débuté en 1973 et est encore en développement. Il a fait l'objet d'une imposante série de publications dont les amers sont les trois volumes intitulés *Le cours d'action : (Méthode élémentaire – Méthode développée – Méthode réfléchie)*, respectivement publiés en 2004, 2006 et 2009. C'est le troisième de ces volumes qui nous intéressera dans ce court texte qui n'a d'autres ambitions que de donner envie au plus grand nombre de chercheurs intéressés par l'activité humaine et, plus largement, par l'épistémologie (comme théorie de la connaissance) d'en faire une lecture attentive. Texte dont le statut et la place sont bien délicats à définir ; quatrième de couverture ? Résumé étendu ? Introduction détaillée ? Analyse approfondie ? Critique conceptuelle ? Tout est à éviter car les premières solutions seraient inutiles car redondantes et les secondes prétentieuses et hors de ma portée. Il s'agira donc simplement d'essayer de rendre justice à la proposition générale de l'auteur, proposition extrêmement riche et de haute volée, et de faire sentir au lecteur, occasionnel ou régulier, d'*Intellectica* l'impériosité de sa lecture tout en indiquant son caractère difficile, reconnu par l'auteur lui-même, qui nous dit que malgré ses efforts « l'ensemble de l'ouvrage nécessitera plutôt deux lectures attentives qu'une lecture distraite » (p. 32).

Je choisis pour ce faire (I) de présenter les deux grands objectifs poursuivis par l'auteur, (II) de souligner certaines caractéristiques qui marquent son registre d'écriture et par suite l'ensemble du volume, et (III) de tenter d'identifier les lecteurs qui devraient se sentir des 'adressés', voire des interlocuteurs, de l'auteur. En quelque sorte je souhaite surtout donner au futur lecteur quelques balises et cairns lui permettant de cheminer dans l'expression de la pensée de l'auteur en étant minimalement équipé pour s'y mieux retrouver.

I. L'affichage des buts poursuivis par l'auteur est explicite ; il donne à lire deux objectifs clairement définis : (i) constituer les fondements d'une phénoménologie de l'activité humaine, d'une psychologie phénoménologique et d'une science empirique de l'activité, (ii) formuler des propositions pour une épistémologie générale cohérentes avec le paradigme de l'enaction. De longs

¹ Theureau, Jacques (2009). *Le cours d'action : méthode réfléchie*, Octarès, Toulouse

développements fouillés et finement documentés conduisent l'auteur et le lecteur (le premier aime à impliquer le second dans la progression générale) à découvrir en creux le cheminement du rédacteur qui l'a conduit d'une pratique d'ingénierie des situations de travail à celle de la philosophie et de l'épistémologie. Ainsi peut-on dire sans risque de se tromper que l'auteur a initialement développé un programme de recherche, bien connu maintenant sous le nom de 'cours d'action', à partir d'une démarche empirique irriguée de façon non directe et non explicite par une importante activité de lectures de textes philosophiques.

C'est à un retour réflexif (expression souventes fois employées par l'auteur) sur ces lectures, accompagné par une interrogation continue sur la nature de leur influence souterraine sur ses pratiques d'ingénierie, que l'on doit le déploiement des trois chapitres qui constituent la première partie de l'ouvrage. On y trouve mobilisés le stoïcisme, l'idéalisme de Fichte, le pragmatisme de Peirce et la phénoménologie de Sartre. Au plan de la construction cette première partie, c'est la Tathandlung ("action-acte") de Fichte qui sert de base, poursuivant et radicalisant trois aspects de la raison stoïcienne (l'agir premier, l'homme continu et la relation entre exprimables et corps) ; le regroupement de ces deux ensembles notionnels est ensuite enrichi par l'apport de la conscience préreflexive de Sartre et de l'enaction de Maturana et Varela. Il n'est pas possible de rendre ici justice à la finesse d'analyse marquant le foisonnement conceptuel mobilisé ; foisonnement qui comprend des ponts que tel ou tel spécialiste trouvera osés ou allant de soi, incongrus ou habiles, inféconds ou créatifs entre les auteurs et notions susmentionnés. En tout état de cause, on pourra considérer que l'objectif assigné à cette première partie de l'ouvrage est atteint : on aura alors lu une présentation extensive et articulée du réseau des sources d'inspirations philosophiques qui ont contribué au programme de recherche 'cours d'action'. Mais l'ambition de l'auteur est plus grande ; il souhaite également montrer en quoi ce programme (qu'il avait largement développé dans les deux ouvrages précédents [Méthode élémentaire et Méthode développée]) est associé à un programme de recherche philosophique général, dont l'exposé constitue la deuxième partie de l'ouvrage.

C'est la même tonalité qui habite les deux chapitres la constituant. On y trouvera un cheminement dans la littérature en épistémologie, en philosophie de la technique et en histoire des sciences et des techniques, cheminement qui revient à Fichte et aux Stoïciens mais qui investit également des auteurs relevant de la phénoménologie et dont « le mérite est de connaître quelque chose à la technique » (l'ingénieur de situations de travail est bien présent) ainsi que l'école saint-simoniennne, le pragmati(ci)sme américain et le romantisme. Ce travail de défrichage est préparatoire à la dernière étape, l'exposé de propositions en matière d'épistémologie générale ; propositions qui mettent à profit les résultats issus du programme 'cours d'action' et qui sont tout à fait colinéaires avec la théorisation de la cognition humaine comme enaction.

II. La manière de faire de l'auteur fait apparaître un certain nombre de caractéristiques notables. On relève un souci constant d'aider le lecteur à faire son chemin dans ce foisonnant discours ; l'auteur adopte en effet délibérément

une posture pédagogique en lui donnant explicitement des guides de lectures, en détaillant régulièrement le pourquoi de telle ou telle option rédactionnelle, en précisant ses choix théoriques par des renvois croisés, par des arrêts argumentatifs, par des explicitations éclairantes... Et le lecteur lui en sait gré tant la progression dans ce qui peut apparaître de temps à autre comme un maquis notionnel est ardue. Il est vrai que l'ampleur de la tâche donne le vertige et que, comme l'affirme lui-même l'auteur, il s'agit là d'un travail à la fois ambitieux et réaliste. Comme on l'a vu, le programme de recherche qui trouve ici en quelque sorte un aboutissement provisoire, nécessite l'usage de propositions stoïciennes et de travaux de penseurs tels Fichte, Peirce, Sartre, Maturana et Varela pour ne citer ici que ceux qui sont les plus travaillés. L'ambition tient à la conjugaison d'une grande technicité philosophique, d'une vaste diversité documentaire et d'une étonnante audace relative aux ponts lancés d'auteur à auteur. Le réalisme réside dans le fait que l'auteur prétend creuser un sillon dans cet enchevêtrement notionnel à partir « du seul point de vue de la connaissance et de la transformation de l'activité humaine au stade actuel de leur développement » (p. 30). À ces trois qualités s'ajoute une interdisciplinarité revendiquée. Sur la base d'une pratique d'ingénierie des situations et de recherche en anthropologie cognitive, le projet est clairement de creuser les inspirations philosophiques qui auront été en filigrane de cette double pratique et qui font l'objet ici d'une véritable réélaboration conceptuelle. La frontière est ainsi clairement franchie qui sépare les travaux méthodologiques et théoriques propres à l'empirie initiale des spéculations d'ordre philosophique les soutenant principiellement et qui sont, finalement, constitutives d'une épistémologie de l'activité humaine.

III. Nous ne sommes pas en mesure de rendre pleinement justice à la subtilité argumentative de l'ensemble et ne souhaitons pas ici développer une critique à proprement parler du contenu de l'ouvrage. Chacun pourra le faire à sa guise et ce, à partir de la singularité de sa position de lecteur. À vrai dire, bien des positions d'appréciation sont possibles. Les contentements et mécontentements seront sans doute bien différents selon que l'on lise ces pages en tant que spécialistes de Fichte, en tant que chercheurs en sciences de la cognition, bons connaisseurs de l'enaction, en tant que psychologues de l'activité ou en tant qu'ingénieurs des situations de travail ou de formation. L'auditoire social (pour parler comme Bakhtine) ou l'autrui généralisé (pour parler comme Mead) de l'auteur présentent en effet des empan importants. Les thuriféraires de l'auteur, et ils sont nombreux dans tel ou tel champ de recherches (on pense par exemple aux sciences et techniques des activités physiques et sportives, à celles de la formation et de l'éducation ou encore en sciences du travail et en ergonomie), trouveront là un couronnement d'un parcours intellectuel dont ils sont bien familiers. Sans doute seront-ils 'déçus en bien' (comme disent les romans), par l'explicitation de l'extension de la réflexion vers des terrains jusqu'alors peu explorés publiquement par l'auteur. Extension qui ressemble d'ailleurs plus à l'élaboration d'un soubassement épistémologique et qui touche à des auteurs traditionnellement travaillés par les philosophes de profession. Car voilà bien des chercheurs qui pourront eux-aussi faire leur miel de ce long parcours argumentatif. Gageons que tels ou tels

spécialistes du stoïcisme, de Fichte ou de Peirce viendront à lire ces développements qui donnent à voir une reprise originale des thèses des auteurs qu'ils fréquentent coutumièrement. Ils pourront alors mesurer à leur aune la valeur par exemple d'un pont jeté entre Fichte et les stoïciens, ou encore la légitimité de l'usage du signe hexadique peircien pour le développement d'une anthropologie cognitive, ou encore la reprise de la théorisation de l'enaction faisant suite aux travaux de Maturana et Varela. L'auteur exprime très clairement sa position de non spécialiste à leur égard (p. 31) : il s'appuiera avec beaucoup de soin sur les textes des auteurs et de leurs commentateurs (l'appareil de citation est très complet et précis tout au long du texte) à la fois comme sources de compréhension de questions philosophiques advenant dans sa pratique de chercheur-praticien sur l'activité humaine et comme ressources pour aborder des problèmes qu'il a rencontrés dans son expérience de recherche empirique et technologique.

On aura compris que cet ouvrage, complétant le parcours d'un penseur qui fut d'abord ingénieur puis chercheur en ergonomie et psychologie du travail, possède une très forte tonalité philosophique. Et ce, en un double sens :

(i) il participe d'une spéculation philosophique en ce qu'il mobilise, manipule, travaille, des concepts philosophiques classiques avec la particularité que ceci est fait sur la base de leur mise à l'épreuve à partir d'interrogations empiriques et techniques issues de l'anthropologie cognitive et de l'ingénierie des situations ;

(ii) il montre comment un programme de recherche empirique et technologique peut être articulé en principes à un programme de recherche philosophique. Plus largement, il est le fait d'un penseur qui « considère que les divisions disciplinaires constituent des barrages à la fécondité des recherches de toutes sortes et doivent donc être dépassées » (p. 32)... ce qui est un des credo de la revue que vous avez entre les mains.